

Avec John Le Carré, le roman d'espionnage perd un maître

Un écrivain de premier plan se cachait sous les apparences d'un pratiquant de la littérature de genre. John Le Carré est mort samedi soir à l'âge de 89 ans.

PIERRE MAURY

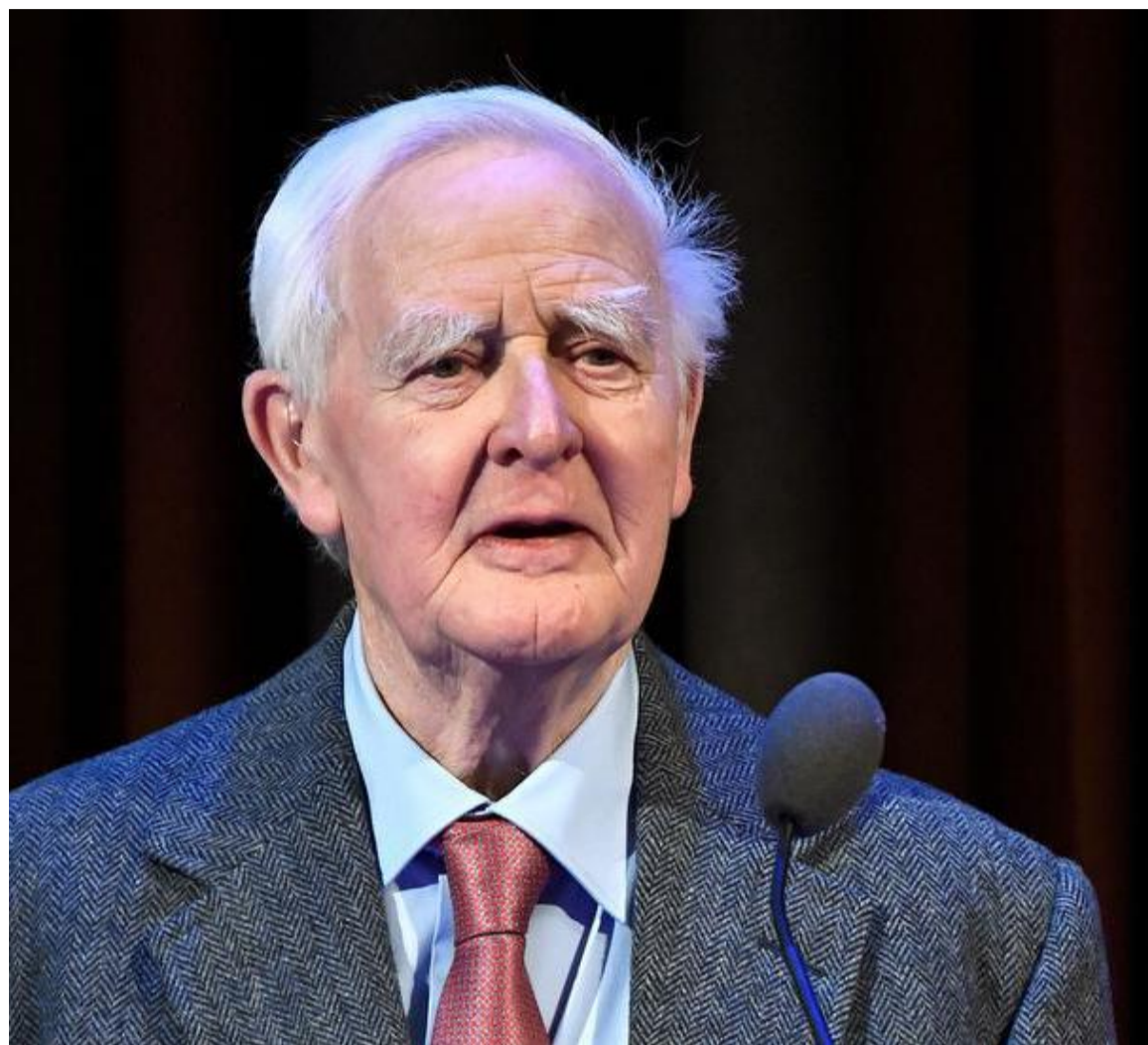
John Le Carré est mort samedi soir d'une pneumonie. Il avait 89 ans et s'appelait, pour l'état civil, David Cornwell. Il laisse une œuvre considérable marquée par l'exploration de la Guerre froide sous le regard des espions. Mais son talent dépassait largement celui du genre qui l'a rendu célèbre et digne d'apparaître comme le successeur de Graham Greene – la question de la foi en moins, et pas mal d'autres choses en plus.

David Cornwell est en Allemagne en 1960 quand il trempe brièvement dans les milieux du renseignement. Le célèbre agent double Kim Philby le démasque et John Le Carré publie l'année suivante un premier roman, *L'appel du mort*. Il y utilise déjà un personnage qu'il appelle George Smiley. Celui-ci traque un espion est-allemand mais abandonne provisoirement ce rôle dans *Chandelles noires*, un roman policier classique.

George Smiley, l'anti James Bond

Dès le troisième roman, et premier succès, *L'espion qui venait du froid*, Le Carré pénètre au cœur profond de la machinerie du renseignement. Smiley est encore présent, bien qu'au second plan. Jean Rosenthal, qui a traduit plusieurs romans de Le Carré, donne cette description de celui qui deviendra un personnage fétiche : « Ce George Smiley [...], on lui donnerait le Bon Dieu sans confession. Petit, un peu bedonnant, il ôte fréquemment ses lunettes de myope pour essayer les verres avec le bout de sa cravate ; une cravate club, bien sûr, car Smiley est un pur produit du système d'éducation britannique. Le Carré dit de lui que c'est un de ces humbles qui n'hériteront pas du monde, un homme facile à oublier. »

Sinon qu'on ne l'oubliera pas et qu'il s'imposera de plus en plus dans l'esprit des lecteurs au fur et à mesure que son père spirituel suivra sa carrière ascendante – avec quelques creux – jusqu'à la « Trilogie de Karla », de 1974 à 1979, qui marque le sommet littéraire de sa présence : *La taupe*, *Comme un collé-*



John Le Carré : « Ce n'est pas l'espionnage qui m'a initié au secret. La tromperie et l'esquive avaient été les armes indispensables de mon enfance. »

© REUTERS.

gien et *Les gens de Smiley*. John Le Carré semblait ne pas arriver à le lâcher tout à fait non plus puisqu'en 2017 il a ajouté un chapitre à son existence avec *L'héritage des espions*.

La tromperie et l'esquive

Dans un de ses derniers livres, *Le tunnel aux pigeons*, sous-titré *Histoires de ma vie*, John Le Carré explique comment il travaille, fournit des anecdotes savoureuses sur les voyages qu'il effectuait physiquement avec à l'esprit la manière dont ses personnages les vivaient et confesse à quel point l'absence de sa mère ainsi que le caractère singulier de son père l'avaient formé mieux que toutes les écoles de renseignement : « Ce n'est pas l'espionnage qui m'a initié au secret. La tromperie et l'esquive avaient été les armes indispensables de mon enfance. »

Voilà peut-être pourquoi, une fois ce qui semblait être son fonds de commerce (la Guerre froide) disparu, John Le Carré ne fut pas pris au dépourvu. *Le directeur de nuit* (1994) touche au commerce des armes et de la drogue. L'éclatement de l'URSS est un des arguments de *Notre jeu* (1996), où les règles ont changé. *Le tailleur de Panama* (1997), en partie hommage à un Graham Greene déjà cité (celui-ci avait écrit *Notre agent à Panama*), voit gonfler l'argent sale avec une étonnante

rapidité. *La constance du jardinier* (2001) évoque les dessous pas très reluisants de l'industrie pharmaceutique en Afrique. C'est en Afrique aussi que se déroule *Le chant de la mission* (2007) où le pillage du Congo, qui a débuté il y a bien longtemps, se poursuit avec une fausse allégresse, les bons sentiments masquant les véritables objectifs. L'axe du Mal et le terrorisme financé par des dons à des œuvres caritatives islamiques brouillent les cartes dans *Un homme très recherché* (2008).

Si John Le Carré a traversé les turbulences diverses du monde qu'il a connu, c'est aussi parce qu'il a mis, au service de ses histoires et de ses personnages, de rares qualités d'écrivain

L'oligarchie russe remplace les espions, ou joue leur rôle, dans *Un traître à notre goût* (2011). Les lanceurs d'alerte sont en première ligne d'*Une vérité si délicate* (2013). Et, comme une conclusion pertinente à tout ce qui précédait, y compris cette fois l'époque de la Guerre froide, *Retour de service* (2020) boucle la boucle sur fond de Brexit.

Si John Le Carré a traversé les turbulences diverses du monde qu'il a connu, c'est aussi parce qu'il a mis, au service de ses histoires et de ses personnages, de rares qualités d'écrivain. Attentif à ce qui motive un homme (ou une femme, mais plus souvent un homme dans son cas), désireux de comprendre les ressorts secrets qui font pencher les décisions, il a été un observateur inquiet, un analyste surdoué. Et, surtout, un très grand romancier.

Au cinéma

Parmi les films tirés de ses œuvres, John Le Carré estimait que les meilleurs « sont ceux qui n'ont jamais vu le jour ». Si l'on en juge d'après les noms des réalisateurs tentés par une adaptation sans aller jusqu'au bout, il a peut-être raison : Fritz Lang, Sydney Pollack, Francis Ford Coppola ou Stanley Kubrick ont fini par laisser tomber. Bien d'autres s'y sont pourtant risqués, avec des bonheurs divers : Fred Schepisi (*La maison Russie* avec Sean Connery et Michelle Pfeiffer), John Boorman (*Le tailleur de Panama* avec Pierce Brosnan et Geoffrey Rush), Sidney Lumet (*MIS demande protection* avec James Mason et Simone Signoret)...

Mais s'il faut en voir deux pour découvrir l'univers de Le Carré sur grand écran, on choisira *L'espion qui venait du froid* et surtout *La Taupe*.

Dès 1965, Martin Ritt livre un *Espion qui venait du froid* avec un Richard Burton absolument parfait en espion britannique manipulé, bien loin des intrigues trépidantes des films d'action de l'époque.

On retrouve plus encore cette fidélité à l'univers de Le Carré dans *La Taupe* réalisé en 2011 par Tomas Alfredson avec une distribution idéale : Tom Hardy, Mark Strong, Benedict Cumberbatch, Colin Firth, John Hurt et un formidable Gary Oldman dans le rôle du héros récurrent de Le Carré, George Smiley. On y aperçoit même l'auteur en personne lors de la petite fête de Noël rassemblant les principaux personnages.

En 2012, à la Mostra de Venise, Colin Firth et John Hurt évoquaient dans nos pages le film en question et l'univers de John Le Carré dans ces années 70 où tout tournait autour de la guerre froide : « C'était l'ère du soupçon », commentait Colin Firth. « On était mis sur écoute téléphonique. C'était le quotidien de cette étrange guerre froide. Mais au fond, pour moi, le roman de Le Carré va bien au-delà d'une histoire d'espionnage. On y parle de la solitude d'hommes égarés. » John Hurt enchaînait : « Je suis d'accord avec Colin. Pour moi, le vrai sujet du film, ce n'est pas la guerre froide. C'est la trahison, la loyauté, les amitiés profondes, les forces et les faiblesses de la nature humaine. » Et son complice de comparer avec les James Bond : « Les James Bond se centrent sur le style et l'intrigue. Une intrigue qui n'a pas besoin de développer ses motivations. Alors qu'ici, c'est tout le contraire : le suspense n'est que la partie visible de l'iceberg. La partie immergée parle de la complexité des êtres. Et je peux vous dire que pour un acteur, c'est autrement plus excitant à défendre. » J.-M.W.

mad
CE MERCREDI
16 DÉCEMBRE



cinéma
Les films
de Noël
magiques
et indispensables

musiques
Beethoven
Un 250^e anniversaire
en mode mineur



scènes
Des spectacles
en live streaming
pour les entreprises

